Quelqu'un aussi dont la vision est personnelle et révélatrice, M. André Gide publie ses « réflexions sur quelques points de littérature et de morale » — « Prétextes » ; ici également, poussière soulevée par la vie. La seule chose intéressante dans un livre que l'on écrit, c'est soi, en un livre que l'on lit, soi encore : les œuvres des autres ne sont en somme que matériaux qui nous aident à compléter ou à transformer notre construction du monde. M. Gide écrit pour le plaisir de clarifier ses idées : la fermeté de ses opinions momentanées — il sait se contredire — pourrait seule faire croire à un certain dogmatisme — la fermeté aussi de son style, qui sourit rarement.

Il se fait l'apologiste de l' « influence » dont les médiocres ont la plus grande crainte. « La peur de perdre sa personnalité.... la plus vilaine, la plus sotte, la plus ridicule ; » la peur du Maître, parce que tout le monde veut être Maître, exceptionnel, jusqu'à chercher une apparence de personnalité dans le bizarre et l'incompréhensible. Il serait intéressant de découvrir la cause de cet orgueil qui semble religieux. Pourquoi l'art est-il devenu un Sacerdoce, le génie un patriarchat, l'inspiration l'apport d'un ange de lumière ? Peut-être est-ce là la conséquence des droits de l'Homme.

« Dans toute grande époque, on se contentait d'être personnel, sans chercher à l'être, de sorte qu'un admirable fonds commun semble unir les artistes des grandes époques, et, par la réunion de leurs figures involontairement diverses, créer une sorte de société admirable presque autant par elle-même que l'est chaque figure isolée. Un Racine se préoccupait-il de ressembler à nul autre ? »

Là, apparaît le rôle de la conscience comme symptôme de mort ; au XVIIe, la littérature, comme l'art gothique au XIIIe siècle, était l'expression générale de la race, la traduction de sa volonté mystérieuse, de sa volonté belle et inconsciente. Cette volonté s'est disjointe, éparpillée dans les individus qui sont chacun une petite conscience séparée, une petite nation à part. C'est cette conscience de la beauté, qui nous fait admirer et réunir dans nos musées des pierres sculptées qui nous étonnent et que nous serions incapables de redessiner. De là aussi notre étonnement devant les cathédrales, qui n'ont d'autre utilité que d'être « belles ». C'est la mort, sans remède : le règne des Maîtres est fini. Il reviendra pour d'autres races pour d'autres littératures : l'art est un champ, où, comme en [illegible], le laboureur sème une année du blé, l'autre de [illegible]. Nous sommes à l'année des herbes, toutes belles, toutes seules, toutes différentes.

C'est à des plantes que M. Maurice Barrès nous comparait dans ses *Déracinés* : c'est en citant un catalogue de pépiniériste que M. Gide réfute sa thèse.

« Nos arbres ont été *transplantés* (le mot est en gros caractères dans le texte.) », 3, 4 fois et plus, suivant leur force (ce qui veut dire ici, suivant leur âge), opération qui favorise la reprise : *ils sont distancés convenablement, afin d'obtenir des têtes bien faites* (ici c'est M. A. Gide qui souligne).

(Catalogue des pépinières Croux) »

Et ceci encore :

« Le repiquage est de la plus haute importance pour la plus grande majorité des plantes .- Et en note:" Toutes les plantes pourraient à la rigueur être repiquées. (Vilmorin Andrieux. Les fleurs de pleine Terre)

Comme les plantes, les hommes semblent avoir besoin, pour déployer toutes les possibilités de leurs feuilles, d'être "transplantés" "repiqués" en un sol étranger. Voilà pourquoi Paris est un si merveilleux jardin botanique d'intelligences et d'artistes: il n'y grandit que des arbres choisis, déracinés de leur sol natal, la province - Mr. Barrès est un exemple admirable.

Né à Paris d'un père uzétien, et d'une mère normande, où voulez-vous, monsieur Barrès que je m'enracine? "

Mr. André Gide voyage; sa vie est une perpetuelle et fructueuse transplantation.

§